

Il y a des artistes dont l'imagination secrète un grand nombre de thèmes. Puis il y a les obsédés. Ceux-là détectent, dans l'infinité des possibles, quelques associations. Leur imagination se décèle par la faculté qu'ils ont d'y revenir sans cesse par des voies diverses pour les manipuler, de les reprendre sans fin en leur donnant chaque fois des accords nouveaux, des accents différents. Les premiers sont généralement des êtres de la conflagration, ils ont besoin de l'abondance et de la prolifération. Les seconds s'apparentent aux calculateurs: constructeurs, arpenteurs, géomètres. Les uns, par la fatalité de leurs dispositions mentales, sont entraînés vers le monde extérieur, ils ont la tentation de s'y fondre. Les autres, par leur tempérament, sont enclins, comme l'aimant attire uniquement le métal, à réduire le monde à quelques éléments; ils ont alors le pouvoir de le résumer, de le résoudre.

Esmeraldo me semble être de ces derniers. Les moyens nécessaires à son expression sont simples, peu nombreux. Peut-être même se réduisent-ils à un seul: la ligne! Il est absorbé par elle. Il est obsédé par la ligne. La couleur, lorsqu'il l'utilise, n'est faite que pour soutenir son prestige, pour la dépayser, pour l'amener à vivre dans un autre contexte. Dans son œuvre, la forme est suggérée par un ensemble de lignes juxtaposées, lorsqu'elle se précise, la forme est composée alors d'une multitude de lignes, compactes, serrées, pressées qui l'impose à l'œil.

Esmeraldo, architecte, ne semble retenir du vaste bâtiment élevé par son imagination, que la fine résille de ciment courant entre les blocs ou les briques. Mais Esmeraldo, voyageur heureux, de retour du Pérou, pays où les pierres sont assemblées de la plus belle manière du monde, ne voit que leurs contours calculés pour permettre un entassement, une organisation équilibrée. Mais Esmeraldo, promeneur inquiet, compose des falaises fantastiques qui se disloquent, s'opposent, se soutiennent en précisant la seule ligne des stratifications

successives apportées par le temps, déchirées par l'érosion. Mais, Esmeraldo, ethnologue scrupuleux revient des contrées lointaines les yeux criblés, non point par la richesse ordonnée des étoffes, des couvertures, mais par les lignes sinueuses de la trame lâche dans laquelle les ornements sont tissés.

C'est pour cela que la rupture qui peut être comprise comme une faille, un trou, une fenêtre, une porte, une déchirure a dans son œuvre une telle importance. La ligne tout à coup se brise... La ligne est sectionnée par une lame... A la continuité s'oppose cruellement la rupture. Elle rend au vide son attrait. Elle installe l'inquiétude et dans cet univers continu et actif elle donne à la fixité un caractère étrange.

Mais Esmeraldo comme un jeune savant, regardant aujourd'hui le monde, s'avise qu'il est composé d'une infinité d'ondes; léger tissu de tensions que des atomes en périgrination dans l'espace viennent à tout instant perturber. Il en a choisi un, celui qui arrivant du ciel déchire ce voile invisible. Mais Esmeraldo, opérateur de cinéma, enregistre la chute d'une particule venue d'ailleurs et les vibrations qu'elle déclenche en touchant la surface de l'eau, puis en s'y enfouissant. Mais Esmeraldo musicien attentif, a senti qu'on rayonne de la musique, chaque son est une onde qui en se propageant laisse dans l'esprit une trace crépitante. Mais Esmeraldo, médecin avisé, sait que les variations du cœur sont traduites par l'électrocardiogramme, sous l'apparence d'une ligne qui, pour des yeux exercés, retrace toutes les émotions auxquelles le sujet a été exposé: tels ses dessins, telles ses gravures.

Guy WEELEN
Paris, juillet 1967